COMMENT PARLER DANS LA LANGUE DE SON PATRON QUAND ON EST UN OUVRIER SALARIÉ ?

Yves Le Manach

que nous parlons la même langue que notre employeur, notre banquier ou notre leader syndical, nous n'entretiendrions pas de rapports conflictuels avec la langue, notre seul problème serait uniquement d'ordre économique et social.

Dans l'*Appendice* de son livre *Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines*, le chercheur Sénégalais Cheikh Anta Diop, polémiquant avec Sartre, faisait remarquer que des mots comme *chêne, gui, muguet, lierre, sapin, neige...* qui entrent dans les construc-tions littéraires européennes, sont intraduisibles et sans inté-rêt poétique pour les intellectuels sénégalais à qui le coloni-sateur a imposé sa langue. Pareillement, il existe dans notre propre langue une quantité d'expressions dont nous n'aurons jamais l'occasion de faire l'expérience pratique, par exemple : *toucher ses dividendes, réaliser son capital, protéger son patrimoine...* et qui, de ce fait, sont pour nous comme une langue étrangère.

Sartre, plaidant pour les intellectuels, faisait remarquer, dans *Orphée Noir*, que *« Le noir y est parfaitement à l'aise (en français) dès qu'il pense en technicien, en savant, en politique. »*. Notre situation est totalement différente de celle des intellectuel(le)s colonisés, féministes ou homosexuels en ce sens que tous les langages qui organisent le monde et lui donnent son sens (le droit, la philosophie, la logique, les sciences...) nous sont inaccessibles. Face à une culture qui renvoie à des valeurs bourgeoises — comment aimer une femme et réussir dans la société — nous ne disposons pas d'un espace qui nous permettrait de faire partager nos sentiments. Nous vivons dans la graisse des ateliers, dans l'isolement du chômage, dans des hlm... et nos sentiments sont censés être ceux de Madame Bovary.

Mon meilleur argument en faveur de l'existence d'un rapport antagonique à notre propre langue est que les ouvriers n'écrivent jamais de livres, de poésies, de pièces de théâtre, ne réalisent jamais de films ou d'émissions de télévision. Pour une partie non négligeable de la population la langue ne renvoie pas aux valeurs générales de la société. Si nous ne parvenons pas à faire apparaître la nature de notre rapport à la langue c'est que, contrairement aux intellectuels, nous ne sommes pas dans un rapport de conflit mais d'exclusion : Roland Barthes parlait d' *« un prolétariat exclu de toute culture »*. De la même manière que les animaux se nourrissent mais n'ont pas d'art culinaire, nous parlons, mais n'avons pas de langage ; nous ne pouvons faire apparaître ce que nous ne possédons pas.

Le livre de Patrick Chamoiseau commence ainsi : *« Comment écrire alors que ton imaginaire s'abreuve, du matin jusqu'aux rêves, à des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes ? Comment écrire quand ce que tu es végète en dehors des élans qui déterminent ta vie ? Comment écrire, dominé ? »* Bien qu'elles soient exprimées dans ma langue, certaines images, pensées et valeurs de notre société me sont plus étrangères qu'elles ne

Si l'unité de la nation est réelle, si nous sommes tous, réellement, des citoyens aussi bien dans la sphère du commerce que celle de l'Etat ou celle de la société civile, si nous avons tous, pareillement, accès au noyau irréductible de l'homme : la liberté de communiquer, alors ma revendication en faveur de l'indivisibilité des libertés individuelles et des droits économiques est sans fondement. Dès lors vous avez raison d'ignorer mes murmures. Par contre, si l'unité de la nation est une mystification, si dans la sphère du commerce nous sommes des marchandises, si nous ne sommes des citoyens que dans le ciel de l'Etat, si le langage est signifié par le pouvoir et si nous en sommes exclus, alors la question de l'emploi n'est pas tant celle d'avoir ou de ne pas avoir du travail, mais celle d'un autre mode de communication, d'un autre langage.

Le fait que la Ligue puisse envisager, au travers de l'exposé de M. Dan Van Raemdonck du 18 avril 1997 (auquel je n'ai malheureusement pas pu assister), l' *indivisibilité des droits civiques et des droits sociaux* , est pour moi un encouragement à murmurer.

Avec mes meilleurs sentiments,

Yves Le Manach.

Comme je m'apprêtais à éditer cet Artichaut, j'ai reçu d'Isabelle Stengers une sympathique réponse que je ne peux malheureusement reproduire ici par manque de place.

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, Vol. 16
Série l'Atelier Emploi
Bruxelles, août 1997

Une lettre à Isabelle Stengers

sité, j'aimerais envisager cette question sous l'angle plus intime du langage.

Un ami me signalait récemment la parution d'un livre de l'écrivain antillais Patrick Chamoiseau dont le titre est tout un programme : *Ecrire en pays dominé*. Un autre ami, rentrant du Laos, me disait qu'il avait parlé, là-bas, avec une personne qui s'exprimait en français et justifiait cette connaissance par le fait qu'elle avait été esclave des Français. Ces deux informations renvoient à des rapports de langage conflictuels : il s'agit, dans le cadre d'une colonisation, d'une opposition entre la langue maternelle et celle du colonisateur.

On peut également penser à la lutte des intellectuelles féministes qui, bien que n'étant pas brimées dans l'usage de leur langue maternelle, lui reprochent d'être une langue d'hommes, donc hostile aux femmes, ou à la lutte des intellectuels homosexuels reprochant à la langue d'être hétérosexuelle, donc hostile aux homosexuels. Ces conflits peuvent apparaître parce que ces intellectuel(le)s, de par leurs activités, sont en rapport direct avec le langage.

Pourtant, il existe une catégorie sociale dont chacun s'accorde à reconnaître la position de fragilité (sinon nous ne nous rencontrerions pas à la Ligue pour parler des droits économiques et sociaux), mais dont personne ne semble avoir constaté de rapports conflictuels avec la langue. Parce que nous étions – à l'époque où le capitalisme et l'idéologie ouvriériste se sont mis en place – majoritairement des nationaux de sexe masculin et réputés hétérosexuels, parce

le sont pour un intellectuel, fût-il Antillais, car lui sait au moins ce qu'est l'écriture. Comment écrire dans la langue de son patron quand on est ouvrier salarié ?

Que peut signifier la *liberté de penser* ou la *souveraineté du peuple* pour les 20 % d'illettrés que l'on recensait au service militaire ; pour ces jeunes des banlieues dont on nous disait, dans une émission de télévision, qu'ils ne disposent que de quelques centaines de mots de vocabulaire ; pour cette catégorie sociale où le fait de lire vous fait traiter de *gonzesse*, et où les intellectuels sont traités de *pédés* ?

Pour savoir quel rapport on entretient avec sa langue, il faut se confronter à elle. Les quelques ouvriers qui ont participé à l'expérience de la *littérature prolétarienne* ont fait, au travers du désintérêt de leurs compagnons pour la lecture et de celui de la bourgeoisie pour les choses du peuple, l'expérience de leur extériorité au langage et de la solitude. S'ils ont rendu palpable la revendication de la liberté de penser, il n'ont pas été capables de la formuler.

C'est cette revendication que je tente d'assumer, c'est cette solitude, à l'aide de mes *Artichauts*, que je tente de transgresser. Revêtant la peau de Julien Sorel, j'évite de parler d'effort musculaire et de sueur. Si je traite de problèmes ouvriers, j'essaye de les placer dans une situation de dignité *(Lady Di et moi)*. J'essaye de présenter mes préoccupations dans des formes originales *(Le fritisme)*, et quand je traite de questions théoriques, je m'efforce de les inclure dans un scénario et de les agrémenter de références solides,

Chère Isabelle Stengers,

L'idée de cette lettre m'est venue d'une anecdote qui s'est produite lors de la dernière séance de l'atelier « emploi ». Comme j'essayais d'exprimer une critique de l'« allocation universelle », mon attitude, vous paraissant peut-être hostile, vous avez éprouvé le besoin de me manifester votre approbation. Or, et c'est contradictoire, j'étais conscient de votre approbation, cela d'autant mieux qu'elle me montrait que nous pouvions aussi être d'accord.

En dehors du solilloque, j'ai le défaut de ne pouvoir parler que si je m'adresse à une personne en particulier. Le collègue à qui je m'adressais se trouvant derrière moi, et ne voyant que le dos de ceux qui étaient devant – nous étions comme en enfer –, vous étiez la seule personne dont je pouvais capter le regard. J'ai donc transposé sur vous ma difficulté à énoncer mon opinion avec nonchalance. Le fait de prendre la parole me place souvent dans un état d'isolement qui me fait apprécier mes interlocuteurs comme des ennemis, même s'ils sont d'accord avec moi. Vous avez été témoin de mon rapport difficile avec le langage.

J'ai déjà tenté de vous entraîner dans un débat sur la question de savoir si l'unité d'une nation est une réalité à laquelle on peut s'abandonner sans crainte ou, au contraire, une mystification. N'ayant pas réussi à éveiller votre curio-

sité, j'essaye de les séduire en faisant passer mes revendications pour de l'ambition. Et cela, ce qui est remarquable, sans devoir attenter aux jours de Mme de Rénal.

Thomas Bernard faisait dire au prince de *Perturbation* : *« Oui! prenez les couches inférieures de la population, c'est toujours une part très réduite du vocabulaire qui est à l'intérieur dans le parler de ces couches inférieures, alors que dans les couches supérieures, c'est le vocabulaire tout entier. Le vocabulaire tout entier: monstrueux, écrasant, y est à l'intérieur même quand il n'est pas employé, même quand il est refoulé. »*

L'auteur montre que l'usage du langage est la prérogative du pouvoir. Comment se fait-il qu'un patron, en quête de la trivialité matérialiste la plus épaisse, possédant parfois peu de culture, puisse avoir à son service l'entièreté du vocabulaire, l'universalité de la langue, alors qu'usant de cette même langue, mon humanité est sans effectivité ni pouvoir et qu'il me faille des années pour trouver un mot qui, une fois déconvert, au lieu de me soulager, ne fait que me réveiller l'amplieur de mon conditionnement ?

Il n'y a pas de domination sans langage de la domination, il n'y a pas de langage de la domination sans anéantissement du langage du dominé, il n'y a pas de lutte contre la domination sans une lutte contre son langage.